

L'ascension de la Souterraine.
Jeannine Morillon ou les labyrinthes du ciel.
Conférence d'ouverture du Festival Pliant 2017 par Éric Ardouin.

Quand j'ai appris que Jeannine Morillon ne pourrait être présente au Festival, j'ai d'abord, comme vous tous probablement, éprouvé une grande déception. Mais cette déception s'est vite muée en jubilation quand je me suis rendu compte que par son absence Jeannine Morillon nous faisait un cadeau inestimable, en nous mettant en demeure et en mesure de comprendre la cohérence de son œuvre. Je vais m'expliquer là-dessus dans un instant.

Auparavant, je voudrais remercier l'association Le Champ secret et son président, Dominique Berteloot, pour la merveilleuse idée qu'ils ont eue en faisant de Jeannine Morillon l'invitée d'honneur de cette sixième édition du Festival Pliant. J'ignore si son surnom de la Souterraine les a influencés, ou si c'est son adéquation naturelle à la philosophie du Champ secret, *mais on* ne pouvait mieux choisir.

Mais on ne pouvait. Vous avez entendu ? Je suis justement tombé, en préparant cette communication, sur une note manuscrite de Jeannine Morillon en marge de son *Traité parpillé* (qui comme vous vous en doutez est tout sauf un traité) ; je vous la lis, elle est très courte : « Importance de maisonner ». Sur le modèle des verbes atterrir, amerrir et alunir, Jeannine Morillon a créé *maisonner*. Du deuxième groupe ; subjonctif : *que je maisonnisse*. Vous voyez à quoi je fais allusion. Elle précise ailleurs (ça, c'est dans *La demeureaison*) : « maisonner, faire demeure, y demeurer, devenir soi-même demeure, c'est aussi més-honorer [le conférencier épèle], et se més-honorer : retrouver l'estime de soi, en même temps que celle de l'autre. Pour certains, maisonner c'est voyager. Pour d'autres, c'est s'établir, quitte à chercher toute leur vie cet établissement, ce rétablissement parfois très éloigné de leur lieu de naissance, parce que l'on ne s'y retrouve qu'en y trouvant l'autre, dans sa double dimension, l'autre soi et l'autre que soi. »

« L'autre soi et l'autre que soi », c'est une formule que Jeannine Morillon aime bien. « L'autre soi » ou « l'autre en soi », mais avec l'ambiguïté que vous percevez. L'ambiguïté ne lui déplaît pas toujours, mais disons que celle-là elle préfère l'éviter, ce qui me rappelle qu'elle affectionne spécialement ce jeu de mots, qui est aussi un alexandrin décentré : « Je ne marche que quand je ne peux l'éviter ».

Vous voyez, inviter Jeannine Morillon était d'une grande pertinence. Quant au choix du conférencier, je ne chercherai pas à l'expliquer. Ce n'est pas une question de modestie. Je suis bien sûr reconnaissant aux organisateurs de m'avoir sollicité, mais n'importe quel lecteur de Jeannine Morillon aurait fait l'affaire, car l'affaire, la grande affaire de Jeannine Morillon, c'est d'être une inspiratrice autant qu'une auteure.

Je reviendrai sur ce terme d'auteurE. J'aborde pour l'instant les deux thèmes essentiels de l'œuvre de Jeannine Morillon, à mon sens : la poésie comme manque, et l'homme comme solitude ; l'homme, entendez : l'homme et la femme, ou, comme elle dirait : l'être humain, y compris l'homme.

Mais je commencerai par ouvrir une troisième voie. En citant Jeannine Morillon, d'ailleurs : *De deux chemins, quel est le tiers ?*

Cette troisième voie, c'est la question de l'identité de Jeannine Morillon, celle de l'auteur ou de l'auteurE comme absent ou comme absentE : comme absence.

Dire que la poésie comme manque et l'homme comme solitude sont deux chemins dont la question de l'identité d'une auteure est le tiers, c'est expliciter le message sous-jacent, souterrain si vous préférez, de toute la poésie morillonienne, et au-delà de sa poésie, de l'ensemble de son œuvre. Car, si elle ne signe jamais ses textes Jeannine Morillon – ou alors de manière tout à fait exceptionnelle –, d'où la difficulté d'éditer ses œuvres complètes – je remercie et je félicite au passage l'association Le Champ secret de la part active qu'elle a prise dans ce projet pour le moins ambitieux –, on aurait tort de croire qu'elle n'écrit que de la poésie – en vers ou en prose. Sous divers noms, qui n'ont sûrement pas tous été repérés, Jeannine Morillon a aussi une ou plutôt des productions romanesques, dans des genres divers – elle pratique avec une délectation manifeste la littérature de genre – mais aussi une œuvre théorique pour l'instant peu connue et que divers chercheurs dont je suis essaient de rassembler, avec ou sans le concours de la principale intéressée (il faut dire que Jeannine Morillon est quelqu'un qui a... son caractère). Vu le peu de temps dont je dispose, je ne pourrai vous citer tous ses pseudonymes, je veux dire ceux qui ont pu être identifiés, je n'en retiendrai qu'un, à titre d'exemple, celui de Louise Racin, qu'elle prétend être le véritable nom de Louis Racine, pas le fils de Jean, bien entendu, mais le Louis Racine des *Feuilletons* – entreprise qui mériterait un exposé séparé, mais là je suis obligé de vous renvoyer au moteur de recherche que vous voudrez ; « moteur de recherche » pouvant d'ailleurs constituer un surnom particulièrement approprié pour Jeannine Morillon : tout se tient.

La démarche de Jeannine Morillon l'apparente à d'autres poètes, comme Fernando Pessoa, mais aussi à des auteurs parfaitement fictifs, et Dominique Berteloot, à qui on ne la fait pas, m'avait suggéré comme titre de cette conférence : « Jeannine Morillon ou la rumeur de Wayne Barrow ». Là encore, je vous renvoie à vos sources documentaires habituelles. En deux mots, Wayne Barrow est un auteur imaginaire, créé par deux auteurs bien réels. On peut également évoquer le cas de *L'Hiver minimal*, dont le signataire, Louis Casaque, est une création de Catherine Robineau et Jérôme Loupié. Si l'on conçoit un jour un dictionnaire des auteurs imaginaires – en y rassemblant les personnages de fiction écrivains mais aussi les auteurs imaginaires d'œuvres réelles –, nul doute que Jeannine Morillon y aura sa place, ou plus exactement un grand nombre de places. Peut-être que dans son cas ce serait cela, maisonnier.

Ce mode d'existence la rapproche également d'auteurs comme Alan Bathurst, auquel le Festival a déjà rendu hommage, et de nouveau cette année. (Il ne faut absolument pas manquer *Dans le noir*.) Ceux qui connaissent son poème-roman *Darwin* comprendront ce que je veux dire. Maisonnir, c'est très exactement l'enjeu de ce livre.

En tout cas, imaginaires ou pas, ces auteurs dont je parle ont réellement une œuvre. Leurs textes existent, n'importe qui peut le vérifier.

En ce qui concerne Jeannine Morillon, il y a une difficulté particulière, qui n'est pas sans rapport avec son recours à des pseudonymes mais s'en distingue nettement : c'est que, à de rares exception près, elle n'est pas éditée au sens classique du terme. Elle s'auto-édite, et distribue gratuitement ses œuvres, un peu comme Camille Pioz dans sa première période. Le premier recueil connu de Jeannine Morillon a été tiré à onze exemplaires sur un duplicateur à alcool. Il comporte onze poèmes de onze vers de onze syllabes et s'intitule *Onze*. Elle l'a signé s.t.e.l.l.a, en minuscules, avec des points entre les lettres, ce qui fait onze signes. Je vous laisse deviner l'âge qu'elle avait. Onze ans, bravo. Vous remarquerez aussi que *Onze* est l'anagramme de *Zone*. Je passe sur la photocopieuse à alcool, mais toujours est-il que Jeannine Morillon venait de découvrir Apollinaire. Ça ne pouvait pas être dans sa famille et ça n'est pas non plus grâce à l'école, mais par un vieux volume de ses poésies complètes oublié dans la micheline qui la ramenait chez elle. Je vous rassure, elle ne l'a pas gardé, elle l'a remis au contrôleur, mais elle en avait lu assez pendant le voyage pour en être transportée. Elle a composé son propre recueil, puis elle a profité du matériel de son école (elle était amie avec la fille de la directrice) pour photocopier clandestinement ses onze exemplaires. Elle m'a autorisé à vous révéler cette histoire, que peu de gens connaissent. Je l'ai aussi racontée à Jacques Roubaud, qui en a été très impressionné.

Jeannine Morillon pourrait diffuser ses œuvres par Internet, mais elle se méfie de la communication informatique. Non qu'elle tourne le dos à la modernité ou au progrès technique. Au contraire, elle a été une des premières de son département à se servir d'un traitement de texte à titre privé, et une des premières enseignantes de France à utiliser l'ordinateur avec ses élèves – en les initiant à la programmation. Bref, ses recueils sont introuvables, sauf peut-être, comme elle aime à le dire, au 36, non celui du quai des Orfèvres, bien qu'elle soit une orfèvre à sa manière et en sa matière, mais au 36 de la rue des Morillons, c'est l'adresse du service des objets trouvés de la préfecture de police de Paris.

La poésie comme manque, l'homme comme solitude, l'auteur comme absence, voilà donc la trinité morillonienne. La poétique de Jeannine Morillon s'inscrit en opposition radicale à ce qui la motive.

Jeannine Morillon, c'est le creux devenu plein, grâce notamment à la densité des mots. Prenez par exemple ce poème intitulé « Carrière », qui est auto-

référentiel : *D'abord un adverbe commun, redondant...* Vous voyez : *d'abord* est à la fois le premier mot et le thème du premier énoncé du poème, dont le deuxième quatrain commence par *Puis un mot profond* : c'est la même chose, avec en plus un jeu de mots sur *puis*. Toutefois cela pose un problème de lecture : doit-on faire ou non la liaison ? On peut la faire, *mais on* n'est pas obligé ; ne pas la faire passe mieux cependant si l'on marque une pause [le conférencier le démontre]. Ainsi le lecteur doit s'impliquer. Vous avez là toute la poétique morillonienne, avec ses limites, ou, ce qui revient au même, ses contradictions.

Avant de poursuivre, je voudrais lever un malentendu : mon exposé pourrait donner l'impression que l'œuvre de Jeannine Morillon est hermétique, réservée aux initiés, une œuvre élitiste en quelque sorte, pour intellectuels, loin des réalités sensibles. En guise de réponse, je vais vous lire un extrait d'un courriel qu'elle m'a envoyé tout récemment.

Cher Éric Ardouin,

J'apprends que c'est vous finalement qui allez plier de rire ou d'ennui les festivaliers en leur parlant de moi (oui, on avait d'abord pensé à Bathurst pour cette conférence). Je vous entends d'ici : vous allez faire valoir la poétique morillonienne. Par pitié, gardez en tête le mot de Zazie : n'hésitez pas à en ponctuer vos phrases : poétique, mon cul ! Mon cul, celui de Zazie, le mien, le vôtre, celui sur lequel sont assis tous ces pliés sur leurs pliants, car je suppose que l'affluence des auditeurs ne sera pas telle qu'il leur faille se tenir debout comme des bites. (Ça peut vous choquer, mais c'est une expression d'origine tchèque. Jeannine Morillon est tchèque par son grand-père maternel.)

Bathurst de son côté m'a écrit ceci : *Morillon, ça n'est pas pourri ni scié, c'est une initiation. Ça vous révèle le poète en vous. Sans exclure personne. Gargantua était prêt à tendre la main à Picrochole, Morillon a écrit à Trump une lettre qu'il ne lira sûrement pas, mais elle lui a quand même écrit. Et je pense qu'elle aurait écrit à Hitler, ce que personne n'a fait. Je me doute que ça n'aurait servi aryen. Mais quand même, je me dis : tous ces dictateurs, tous ces ennemis de l'humanité, ce sont peut-être d'abord des gens à qui on a renoncé ou on n'a pas seulement pensé à écrire. Ne jamais recevoir de courrier, ou recevoir toujours le même, ça peut rendre méchant.*

J'en connais qui diront : c'est l'humour de Bathurst. On lui pardonne parce qu'il est aveugle, mais en fait on a envie de lui flanquer des baffes. C'est une vieille histoire. Œdipe rudoie Tirésias, et Jocaste doute à haute voix de la vérité des oracles.

Vous en conviendrez, pratiquer le calembour ne fait pas de Jeannine Morillon une auteure élitiste. Mais c'est vrai que percevoir ses jeux de mots suppose parfois une certaine érudition. Par exemple, il y a un poème de son recueil *Mes intempéries* qui s'intitule GONDORMAOCN, en majuscules et en un seul mot. Je dois à Edmond Poivre l'élucidation de cette formule. Il s'agit des mots

gnomon et *cardo* écrits respectivement de gauche à droite et de droite à gauche et entrelacés ; or, dans l'antiquité, le *gnomon* et le *cardo* servaient, le premier comme instrument, le second comme axe de référence, à tracer le plan des camps et des villes. Dit comme ça, ça fait très cuistre. On a envie de hurler, de fuir : madame Morillon ne s'adresse qu'au petit cercle des premiers de la classe. Je ne suis pas d'accord. D'abord les premiers de la classe peuvent ne pas saisir ce sens caché, ensuite ne pas le saisir n'empêche pas de goûter le mot : GONDORMAOCN ! en y projetant son imaginaire personnel et son désir. Si je mets le mot sous les yeux d'un enfant de six ans, je peux vous assurer qu'il lui parlera.

Et ce qui parle à Jeannine Morillon, ce sont d'abord les mots. Elle les écoute, elle les flaire, elle les étudie, elle se renseigne sur leur histoire, sur leur biotope, comme le fait avec les plantes notre ami Jean-Marc Dubreuil, amateur botaniste. Elle les apprend, et elle apprend à leur contact. Jeannine Morillon n'est pas d'une famille d'intellectuels. Fille de charcutiers, mariée très jeune à un militaire, puis divorcée, à trente-trois ans elle a entrepris des études pour devenir institutrice. Là, elle se démarque de Zazie, parce que son projet n'était pas de *faire chier les mômes*, mais au contraire de leur donner ce qu'elle n'avait pas eu. Et cela commence par la découverte des profondeurs du langage. GONDORMAOCN en est le versant poétique : un labyrinthe conçu – savamment conçu et architecturé – pour l'élévation spirituelle et pour le salut ici-bas de qui veut bien se laisser perdre.

Voilà une belle contradiction morillonienne : sa poésie s'adresse à tout le monde, mais ne veut ou ne peut rien refuser à la langue elle-même. À l'inverse, Jeannine Morillon m'a confié un jour en avoir *marre des mots* (ce sont ses propres termes, je la cite : *Marre des mots. Ils en disent trop et pas assez* (sa lettre est reproduite dans un ouvrage à paraître : *Ne legeris. Le parti pris de l'illisible*, qu'elle cosigne avec Louise Racin, alors que vous l'avez compris, Louise Racin c'est elle aussi). *Marre des mots*, parce qu'ils ne cessent de jouer ensemble et de faire sens à des profondeurs plus ou moins accessibles, insoupçonnées souvent voire insoupçonnables, mais comment se résigner au silence, sauf à savoir le rendre audible ? L'interpréter pour le rendre interprétable ? C'est ainsi également que l'on pourrait définir le projet morillonien. Mon cul ! Du reste ses textes sont en général assez courts, elle y cultive la tension pour mieux retenir l'attention du lecteur. Du lecteur-auditeur, devrais-je dire, puisque cette poésie joue notamment, comme on vient de le voir ou plutôt de l'entendre, sur le signifiant acoustique. Mon cul !

Ce reproche fait au langage n'épargne pas le langage poétique, la poésie elle-même. D'où le caractère expérimental de l'œuvre de Jeannine Morillon, à tous les sens du terme. Je reprendrais volontiers à Bathurst le terme d'*expérientiel* pour qualifier la dimension du poème qui fait de sa lecture et/ou de son audition une expérience pour le lecteur-auditeur. Mais Jeannine Morillon a expérimenté toutes sortes de styles, jusqu'au rap et au slam, en dépit de leurs détracteurs,

ceux qu'elle appelle les « dérapeux » et les « slamophobes ». J'évoquais la question « auteur ou auteurE ? », il y a aussi celle de savoir si on doit appeler Jeannine Morillon poétesse ou poète ou femme-poète ou poète-femme. Elle a répondu un jour, c'est Alicia Hewlett qui me l'a raconté : « poète de toute manière et en tout genre ».

À propos de genre, je me rappelle aussi une fois où elle avait un peu bu et où elle est partie dans un brillant développement sur l'origine du mot *poète* : en latin *poeta*, qui est un nom de la première déclinaison où il y a une majorité de féminins, adaptation du grec *poiètès*, de cette déclinaison également, mais où l'on ajoute un s aux masculins pour les distinguer des féminins. Elle a repris ces éléments dans une lettre à Camille Pioz, je cite : « On se demande quoi ajouter à *poète* pour le féminiser, alors qu'il a d'abord fallu le masculiniser ; dès le départ, le poète c'est l'homme, femme comprise, ou plutôt homme compris, car femme comprise vous n'y pensez pas. »

Ainsi, le féminisme de Jeannine Morillon repose fondamentalement sur la prise de conscience que si l'être poétique se manifeste à travers l'expression d'une singularité, nous devons y reconnaître un *désir* comparable à celui qui anime chacune des moitiés de l'androgynie de Platon. La femme et l'homme ne vivent pas de la même manière cette incomplétude, mais ils la connaissent tous deux, et la femme peut-être à un niveau plus sensible et plus concret à travers l'arrachement de soi à soi dans l'enfantement, qu'il soit réel ou virtuel. D'où l'hypothèse particulièrement audacieuse que Jeannine Morillon énonce dans les dernières pages de *Ne legeris*, à savoir que la poésie réduite à sa part masculine métaphoriserait cette coupure que la poésie réduite à sa part féminine, elle, sublimerait. Je sais, c'est très discutabile. Il faut déjà saisir le propos, et je ne suis pas sûr d'y être arrivé. D'autant plus que Jeannine Morillon associe cette incomplétude à la scission sujet/objet : dire, c'est perdre son unité ; dire poétiquement, c'est creuser et combler à la fois cet écart, en tendant des passerelles entre les hommes.

Du creux à la saturation, donc. Jeannine Morillon me disait hier au téléphone : tu aurais dû appeler ta conférence *En pleine Creuse*. Mais elle a bien voulu agréer le titre « l'ascension de la Souterraine » ; elle m'a d'ailleurs appris à cette occasion, et j'en ai été à la fois vexé et ravi, qu'elle avait intitulé « les souterrains du ciel » une étude qu'elle a consacrée, ça va vous surprendre mais je vous jure que c'est vrai, aux *Aventures de Tintin*. On est loin de l'élitisme. Je n'ai pas lu ce texte, mais Jeannine Morillon m'assure qu'il est très accessible, bien qu'il y soit question d'initiation.

J'étais flatté de son approbation, mais elle a quand même tenu à savoir où j'allais prononcer ma conférence. « Je veux bien que vous vous exprimiez sur la Souterraine, mais pas à La Souterraine », m'a-t-elle dit. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu : « On ne parle pas de labyrinthe à la Soute ». C'est vous dire si elle est en forme, malgré la sciatique qui la cloue au lit. Mon cul !

Quant à l'homme comme solitude, vous avez compris en quoi la poétique morillonienne lui oppose l'homme comme réunion via la poésie comme solidarité, en transcendant toute question de genre, au sens sexuel ou non. Je la cite à nouveau, c'est dans une lettre à Yves Bonnefoy : « Il y avait entre nous une symétrie secrète. Vous avez un nom féminin, moi un nom masculin. Du moins l'ai-je toujours entendu ainsi, jusqu'à ce que je découvre le mot souillon. Me voilà par la vertu de mon nom couillon et souillon à la fois, la bonne fois. Je m'en félicite. À part ça, le nom, on s'en fout. » Inutile de préciser qu'Yves Bonnefoy ne lui a jamais répondu.

« On s'en fout », c'est aussi ce qu'a dit Jeannine Morillon quand on lui annoncé que la ville de Guyancourt, dans les Yvelines, lui avait dédié une de ses voies, la sente Jeannine Morillon, qui relie la rue Victor Hugo à la rue Edmond Dantès en coupant la rue Emma Bovary. Réaction qu'elle a plus tard nuancée : elle s'est dite touchée qu'on ait baptisé de son nom une sente plutôt qu'une rue ou une avenue : « J'aime mieux une sente qu'une rue, une sente qui rue qu'une rente qui sue ou qu'une rue qui sente ». C'est dans une lettre à François Deligné, maire de la commune jusqu'en octobre dernier et instigateur de cette désignation.

Il reste que la poésie comme solidarité, c'est une belle idée. Et, dans le cas de Jeannine Morillon, ce n'est pas seulement une idée, c'est une réalité. Dans ces conditions, on comprend mieux que Jeannine Morillon soit nulle part et partout, et qu'elle ait pratiqué des styles si divers, selon deux évolutions distinctes, et on a envie de dire que de ces deux chemins, le tiers est la résultante, à savoir son œuvre. Une évolution que l'on pourrait qualifier de chronologique et d'historique, de la poésie régulière à la poésie délivrée des contraintes, et d'autre part un va-et-vient permanent entre régulation et liberté, qui s'explique – qu'elle explique elle-même – par le fait que la prétendue liberté formelle se révèle souvent une illusion et que l'on y est soumis à d'autres contraintes moins conscientes. Pour Jeannine Morillon, et cette idée fonde toute son entreprise poétique mais aussi sa pratique professionnelle et son engagement politique, essentiellement altermondialiste, c'est l'apprentissage contraignant des règles de la langue, c'est cela seulement qui peut rendre libre. À condition bien sûr que cet apprentissage contraignant et rigoureux s'accompagne : de la prise de conscience progressive des possibilités qu'il ouvre, et bien sûr aussi de plaisir, un plaisir qui est d'abord émotion. Je vous renvoie à son recueil *À trop citer* (en trois mots, avec le verbe citer à l'infinitif, mais il y est aussi question de la cité, des cités, etc.), où elle exploite la parenté étymologique entre mot, moment, mouvement et émotion. Mon cul !

L'absente – non la sente, ni la sainte ; l'absinthe peut-être, la fée verte ? Mon cul ! – est bel et bien présente en chacune et en chacun de nous comme complice a priori de ses émotions poétiques. Cette complicité se manifeste parfois de manière ludique. Jeannine Morillon a écrit des pastiches (ils sont réunis dans le recueil *À part moi*, préfacé par Jean-Paul Raffel), on peut mentionner celui de

Jean Pauly, vous le trouverez dans le livret¹, mais elle a fait plus fort, si vous me passez l'expression. Quand je disais qu'elle est inspiratrice autant qu'auteure, cela peut aller jusqu'à la substitution. On est au delà du pastiche. Il y a des poèmes de Jeannine Morillon dont Bathurst a dit s'être cru l'auteur. Je le sais par Claude Ber, à qui il a fait cette confidence un jour, il était très troublé : nous avons tous lu des poèmes que nous aurions aimés avoir écrits, et cela crée à chaque fois une grande proximité entre nous et l'auteur, qui perd et gagne en même temps en singularité, il se produit là une rencontre de singularités, une singularité à plusieurs, et c'est tout l'esprit du Champ secret, rien à voir avec une secte, car n'oublions pas l'étape suivante, le partage de la poésie, donc de l'initiation, hors de toute appropriation à des fins de pouvoir ou de prestige. Bref, Bathurst en lisant certains textes de Jeannine Morillon n'a pas seulement éprouvé cette proximité, il s'est senti précédé, comme mis au monde en tant que poème par le poème, en tant que poète par la poésie, c'est ce qu'il a dit à Claude Ber, qui me l'a rapporté. De son côté, Jeannine Morillon a écrit à Bathurst pour *avouer* deux poèmes de lui qu'elle avait lus sur son blog et qui lui avaient intimement parlé, dont « Charcuterie T » (*Toute forme est un asile du temps/le temps est un grand charcutier/ou un petit apiculteur*), et Bathurst lui a dédié un « hai cu » (avec un c) : *Charcuterie/Architecture sauf un té/Dormant dans la sciure*.

Je n'oserai pas conclure en appelant Jeannine Morillon notre mère à tous. Outre le ridicule de la formule, il y aurait un énorme contresens à sacrifier son nom, qui n'est qu'un avatar ou peut-être même seulement un épiphénomène. En témoigne l'hésitation sur la manière d'orthographier Jeannine. Même si la graphie *J, e, a, deux n* semble avoir sa préférence, il n'y a pas lieu d'exclure les autres. Jeannine Morillon, c'est notre désir de poésie, et de liberté, en pleine conscience de notre appartenance à une humanité condamnée à s'organiser politiquement et à prendre en main son destin. Je finirai en citant ces mots qu'elle a fait figurer en exergue de son recueil *Pâturage artistique* : « Je est un nôtre » [le conférencier épèle]. C'est aussi le titre d'une « sonate pour piano moins seul » qu'elle a composée en votre honneur et que je vais vous interpréter en guise de coda. Je vous remercie de votre attention.

[Le conférencier se lève et se dirige vers le piano.]

¹ Rassemblant des poèmes de factures diverses, représentatifs de l'œuvre de Jeannine Morillon.